

ABONNEMENT.

Saumur :	
Un an	30 fr.
Six mois	16
Trois mois	8
Poste :	
Un an	35 fr.
Six mois	18
Trois mois	10

On s'abonne :

A SAUMUR,
Au bureau du Journal
ou en envoyant un mandat
sur la poste,
et chez tous les libraires.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

INSERTIONS.

Annonces, la ligne . . .	20 c.
Réclames, —	30
Faits divers, —	75

RÉSERVES SONT FAITES

Du droit de refuser la publication, des insertions reçues et même payées, sans restitution dans ce dernier cas; Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi. Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

On s'abonne :

A PARIS,
A L'AGENCE HAVAS
8, place de la Bourse.

SAUMUR, 3 JUIN

L'APOTHÉOSE

Les journaux républicains étaient écrits hier matin sur le mode dithyrambique.

Tout ce que la langue française contient d'épithètes pompeuses, d'adjectifs abraca-dabrants, d'adverbes inattendus ne suffit pas à leur enthousiasme.

Le mot de « grande journée » est celui qui revient le plus souvent, sans doute parce que c'était le plus facile à trouver. La journée de lundi a-t-elle été une grande journée? Non, mille fois non. Ça été une grande cohue, ce qui n'est pas la même chose.

Ce n'est pas à des funérailles que nous assistons, s'est écrié dans son discours M. Emile Augier; c'est à un sacre.

La première partie de cette phrase est seule vraie: ce n'est pas, en effet, à des funérailles que Paris assistait avant-hier. Dans les honneurs qui ont été rendus à Victor Hugo, rien ne rappelait une cérémonie funèbre. Des charretées de fleurs, des bannières multicolores, de bruyantes fanfares, tout l'appareil des fêtes publiques avait été mis en mouvement.

Les républicains triomphent bruyamment de ce qu'il n'y a pas eu d'émeutes et de tumultes.

Il n'y a eu, en effet, ni incidents sérieux, ni accidents graves; les radicaux ont eu peur et n'ont point osé arborer leurs drapeaux, rouges ou noirs.

Ils ont laissé prendre sans résistance les quelques « bannières » qu'ils essayaient de mettre au jour; les résolutions qu'ils avaient votées après boire dans les réunions dont nous avons parlé se sont évanouies en fumée lorsqu'il s'est agi de les exécuter. Cette courtoisie ne nous étonne pas. Donc, il n'y a pas eu, lundi, de désordre matériel; mais au point de vue de la désorganisation morale et sociale, cette journée n'en est pas moins complète et instructive.

M. Henry de Pène en peint excellemment le caractère dans son article du *Gaulois*:

« La journée d'hier est un mélange de naïveté et de perversité, d'inconscience et de corruption qui ne laisse rien à désirer à l'observateur. Manifestation démagogique et athée pour les uns, variante de la foire aux pains d'épices pour les autres, revue en raccourci pour ceux chez lesquels prédomine le goût des spectacles militaires, occasion de flâne pour tous, et de bénéfice pour un tas de petites industries de circonstance; réclame aussi pour quelques maisons avisées qui se sont signalées par des couronnes grandioses et applaudies; bénéfice pour les boutiques où l'on vend à boire et à manger, et bénéfice encore pour les amours-propres, qui se sont taillé un pourpoint dans le lin-cœur du poète.

« Hélas! ce qui manquait le plus, après la religion, c'était le respect de la mort et du mort. Victor Hugo était le clou auquel chacun avait accroché son plaisir ou son gain.

« Défilé sans âme, cohue sans esprit, mise en scène vulgaire et décoration d'un paganisme inintelligent. Un seul homme s'est montré grand metteur en scène en tout cela, c'est Victor Hugo. Son corbillard du pauvre était une trouvaille.

« Eh bien! *margarita ante porcos!* La foule distraite oubliait de saluer ce corbillard du génie, tant on avait oublié pourquoi on était là!

« Dans la vie ordinaire, toutes les têtes se découvrent devant le premier cercueil anonyme qu'on rencontre; mais hier on était grisé de tumulte, de fanfares et de banderoles. »

Le gouvernement, qui, pour obéir aux sommations du parti radical, n'a pas craint de mettre en mouvement des masses dont il lui eût été impossible de se rendre maître si la paix publique avait été menacée, a eu la bonne fortune imméritée d'échapper aux suites de son imprudence. Les obsèques de Victor Hugo ont manqué de recueillement, mais elles n'ont servi de prétexte à aucun

trouble grave. Comme le dit spirituellement le *Constitutionnel*, la population parisienne, qui n'aime pas à être dérangée dans ses distractions quand elle assiste à une cérémonie dont le programme ne comporte pas une émeute, a, par son attitude, singulièrement facilité la tâche des agents chargés de faire disparaître les drapeaux séditionnels.

En somme, il nous a été impossible de découvrir, dans l'apothéose païenne qui amusait si fort les innombrables badauds que l'on trouve à Paris pour tous les genres de spectacles, rien qui fût digne de la France et du grand poète qu'elle vient de perdre.

Même au point de vue de l'art, les cérémonies les plus pompeuses du paganisme sont bien loin des cérémonies chrétiennes les plus simples. GEORGES HUILLARD.

Chronique générale.

Au conseil des ministres, on s'est félicité d'avoir échappé à un grave péril. Comment, en effet, interpréter les vives satisfactions qui ont été échangées entre ses divers membres, après la lecture des rapports de la préfecture de police déclarant que tout s'est passé en bon ordre, grâce aux précautions prises et à la répression énergique des premiers anarchistes qui s'étaient hasardés à arborer des drapeaux rouges, malgré le mot d'ordre des comités révolutionnaires que le déploiement des forces militaires avait rendu plus prudents que ces jours derniers.

Les ministres de la marine et de la guerre ont annoncé l'heureuse arrivée du général de Courcy à Hué. Le commandant en chef s'est mis aussitôt en rapport avec notre résident M. Lemaire, au sujet des mesures à prendre pour la conclusion du traité de paix dont les négociations se poursuivent avec une lenteur désespérante.

Toujours pas question du fameux budget pour 1886, et nous voici en juin!

Dès le début de la séance, à la Chambre, M. Ansart se présente avec un projet de résolution tendant à l'ajournement du projet relatif au recrutement de l'armée jusqu'à ce que les chefs de corps d'armée aient été consultés. Il fait observer que ce projet imposera aux populations une aggravation des charges militaires, désorganisera le personnel de l'enseignement et coûtera fort cher aux contribuables.

Consulter les chefs de corps! Voilà ce que M. Campenon ne saurait admettre. Il préfère consulter la commission dont M. Ballue est le plus bel ornement. C'est pourquoi il sollicite et obtient le rejet du projet de M. Ansart.

M. Campenon respecte la hiérarchie. Les chefs de corps ne sont-ils pas ses subordonnés? Et n'est-il pas lui-même le subordonné de la commission? « L'homme à la vache », M. Gambon, est venu lire à la tribune un long factum sur la nécessité d'organiser la garde nationale. Le citoyen député revendique l'organisation révolutionnaire et remonte aux décrets de la Convention. Dame! c'est logique, puisque le ministère Brisson en déterre les décrets de « désaffectation »! L'amendement Gambon tendant à la suppression des armées permanentes, soutenu par le député Gaillard, a obtenu 14 voix.

M. Paul Leroy-Beaulieu, l'économiste libre-penseur du *Journal des Débats*, publie un long article sur les sottises que commet la République en fait de colonisation. Il dit entre autres:

« Il y a des forces de diverses natures, chacun le sait, et les forces morales ne sont pas les moindres. Toutes les nations qui ont quelque habileté colonisatrice mettent de leur côté ces forces morales. Voici l'Angleterre qui nous a précédés ou du moins singulièrement devancés dans la carrière coloniale; on lui envoie de Tunis un simple capucin italien pour être évêque à Malte, et elle dépêche à sa rencontre une frégate qui l'amène en grande pompe à La Valette. Ni

13 Feuilleton de l'Écho Saumurois.

LE DRAME

DU

MARCHÉ-NOIR

PAR M. CH. SAINT-MARTIN.

IV

LA VIEILLE ROSE

(Suite)

Celui-ci eut un soubresaut. L'observation de M. d'Elvoy le ramenait à un ordre d'idées qu'il n'aimait pas.

— Ma fille, murmura-t-il; quelle fille? Ne me parlez pas de ma fille.

— Elle a cependant disparu, reprit Georges, en insistant.

L'œil du pharmacien s'égarait tout à fait.

— Je n'ai pas de fille! s'écria M. Jacobs avec colère. Qu'on ne m'en parle plus.

— Il se pourrait cependant que le seul moyen de retrouver votre argent fut de chercher votre fille.

La portée de cette remarque échappa ou parut échapper à M. Jacobs.

— Je vous répète, dit-il en essayant de se lever, je vous répète que je n'ai pas de fille.

M. d'Elvoy se résolut alors à employer les grands moyens. Il n'avait pas de temps à perdre. La gardienne de Julien pouvait monter d'un instant à l'autre.

— Si vous n'avez pas de fille, dit-il en saisissant le vieillard par le bras, et en parlant à son oreille, pourriez-vous m'apprendre de qui M^{lle} Françoise était fille?

Le pharmacien jeta sur Georges un regard anxieux:

— De qui? murmura-t-il en tremblant.

— Oui, de qui était fille M^{lle} Françoise, qui portait votre nom et vivait avec vous jusqu'au jour du crime?

— De qui? de qui? répétait le vieillard; je ne sais pas, monsieur d'Elvoy.

— Puisque ce n'était pas votre fille, n'était-ce pas celle de cette dame?...

Et Georges mit subitement sous les yeux du vieillard le médaillon qu'il avait recollé avec le plus grand soin.

A la vue de la miniature, M. Jacobs poussa un nouveau cri de terreur, et retomba dans son fauteuil:

— Je n'ai pas de fille, dit-il, en se couvrant les yeux de ses deux mains. Qu'on me laisse en paix!

Georges, indigné et stupéfait, se plaça à trois pas du vieillard, et levait la main avec gravité:

— Devant Dieu, monsieur Jacobs, s'écria-t-il,

dites-moi ce qu'est devenue cette dame Clémentine qui vous a envoyé ce médaillon en 18**?...

M. Jacobs, les yeux hagards et injectés de sang, se dressa tout debout:

— M^{me} Clémentine?... murmura-t-il.

— Oui, M^{me} Clémentine, dont voici le portrait...

Et dites-moi aussi ce qu'est devenue la dame Martin...

A ce nom, le vieux poussa un cri rauque:

— Martin! vous dites Martin?

— Oui, je dis M^{me} Martin qui soignait l'enfant...

Georges d'Elvoy s'arrêta court. Le vieillard, avec une agilité extraordinaire, avait saisi son sac d'écus, repoussé tout à coup son fauteuil et, d'un bond, s'était élancé dans l'escalier.

Avant qu'il ait pu revenir de sa surprise, M. Jacobs était descendu à l'arrière-boutique, avait pénétré dans la cour intérieure, ouvert une porte de derrière qui donnait sur une petite rue et était sorti, tête nue, en courant.

Heureusement, un agent de police qui veillait constamment sur les alentours de la maison pour tâcher de découvrir quelque indice, l'aperçut et donna l'alarme.

Aussitôt, plusieurs personnes s'élançèrent, à son appel, à la poursuite du malheureux.

Georges d'Elvoy, descendu en toute hâte, se joignit à elles.

Mais M. Jacobs, en proie à une effrayante sur-

citation nerveuse, courait comme un cerf.

Plus les poursuivants lui criaient de s'arrêter, plus il précipitait sa fuite, en jetant de temps à autre un regard derrière lui.

Bientôt une dizaine de personnes se trouvèrent réunies dans cette chasse à l'homme.

C'était un spectacle à la fois grotesque et terrible.

Le pauvre fou était vêtu d'une robe de chambre à carreaux rouges qui brillait au soleil d'un singulier éclat; ses cheveux blancs s'agitaient en longues mèches autour de sa tête. De sa main droite, il serrait son petit sac sur sa poitrine.

De temps à autre, il s'arrêtait une seconde et criait follement:

— A l'assassin! au voleur!

De son côté, Georges courait de toutes ses forces pour atteindre l'infortuné:

— Arrêtez, monsieur Jacobs! cria-t-il; on ne vous veut aucun mal.

Le pharmacien gagna les quais et, après un instant, s'engagea sur le pont. Trois personnes venant à Saumur marchaient à sa rencontre.

— Nous le tenons! dit l'agent.

Et il cria aux trois arrivants:

— Arrêtez-le! arrêtez-le!

Les trois voyageurs, voyant courir cet homme poursuivi par un agent en uniforme et un nombreux groupe de personnes, crurent avoir affaire à

les ministres anglais, ni le gouverneur de Malte, ni vraisemblablement le capitaine de la frégate n'ont la foi du Père capucin auquel ils rendent tous ces honneurs, mais ils savent que cette foi est partagée par plusieurs milliers d'hommes de leurs sujets, que cette foi est d'ailleurs une force d'autant plus puissante qu'elle est plus concentrée, et ils tiennent à avoir cette force avec eux plutôt que contre eux. Quant à nous, nous possédons, non un simple capucin, mais un cardinal primat d'Afrique; nous n'envoyons pas de frégate à sa rencontre, mais nous le forçons à mendier. Le cardinal Lavignerie mendie, en effet: c'est pour lui un honneur, c'est pour nous une honte; nous ajoutons que c'est un danger.

Et plus loin:

« Nous venons de recevoir un livre de M. Yves Guyot, intitulé: *Lettres sur la politique coloniale*. Voici ce qu'on y lit à propos des habitants des colonies: « Presque tous, Européens, Indiens, musulmans, nègres sent les religions voisines, mais admettent encore moins l'absence de religion. » Et M. Yves Guyot raconte que, causant un jour à Tunis avec un musulman, celui-ci lui dit: « Vous, chrétien! » M. Guyot crut devoir lui répondre qu'il n'avait ni Dieu ni culte. « Je dus le lui répéter, écrit l'auteur, et lui expliquer ma pensée, qu'il ne parvint à saisir suffisamment que pour reprendre avec un certain mépris à peine dissimulé par la politesse: — « Vous, homme sans religion! — Il m'eût préfééré chrétien! » Voilà le témoignage d'un athée intelligent. Notre politique anticléricale en Algérie ne peut que nous faire mépriser des indigènes. »

Voilà pourquoi la France n'aura de vraie politique coloniale qu'avec un gouvernement religieux lui-même et sachant donner l'exemple du respect envers la religion.

LES AUMÔNIERS D'ÉQUIPE.

Au Canada, il est d'usage que toutes les fois qu'on ouvre une nouvelle voie ferrée, l'évêque du lieu députe un prêtre pour suivre les travailleurs. Ce prêtre doit souvent parcourir dix, quinze, vingt jours dans des chemins à peine tracés au milieu de forêts vierges. Chaque dimanche, et quelquefois dans la semaine, il réunit les ouvriers sous une tente, leur dit la messe, leur adresse une courte instruction, entend leur confession, allant d'un groupe à l'autre. Les ouvriers font entre eux une collecte qui sert à couvrir tous les frais et dépenses du missionnaire. Il n'est pas rare que les entrepreneurs protestants soient les premiers à demander à l'évêque le service d'un prêtre: ils trouvent que la présence de ce dernier est une garantie pour la bonne conduite de leurs ouvriers.

Quelle leçon pour telle nation de l'Europe où l'on a supprimé les aumôniers militaires, et où, après deux ans de campagne, on en laisse partir un pour dix mille hommes, en prenant soin de faire savoir que le gouvernement ne pourvoit pas à la dépense!

DANS LA LOIRE

La Loire offre à Saumur un admirable spectacle. Le grand fleuve se déroule avec une tranquille majesté. Des ponts qui relient la gare à la ville, on l'aperçoit en amont et en aval, jusqu'à la ligne extrême de l'horizon, imposant et superbe. La rapidité des flots ne se laisse deviner qu'au remous qui se produit à chaque arche et au sillage sifflant des rares bateaux qui remontent. L'été, les bancs de sable altèrent un peu la beauté du paysage, mais pendant l'hiver et au printemps, le regard du voyageur s'étend avec une satisfaction pleine sur ces puissantes masses d'eau limpide et sur ces rives étagées, couvertes de peupliers, de noyers et de vignes que le château de Saumur garde et pro-

LE JARDIN DU COMTE ROGER.

Dimanche soir, vers minuit, une cinquantaine d'individus ont franchi le mur de l'hôtel du comte Roger, situé au coin de l'avenue des Champs-Élysées et de la rue de la Boétie, en criant: A bas les calotins!

Puis ils se sont mis à briser les arbustes et à arracher les fleurs du jardin. Pendant que les domestiques allaient chercher des agents, la partie de la bande qui n'avait pu escalader le mur a ramassé des pierres et en a criblé les fenêtres de l'hôtel.

MŒURS NOUVELLES.

M^{me} Clovis Hugues a fait école: toutes les femmes vont avoir leur revolver comme elles avaient jadis leur nécessaire à ouvrage. Voici, dit le *Journal de Marseille*, que cette manie gagne jusqu'aux domestiques.

La demoiselle Célestine Vincent, âgée de quarante ans, en service rue Nationale, 33, à Paris, se croyant poursuivie par un voleur, a tiré son revolver et a fait feu, sans atteindre personne heureusement.

Ce « son revolver », froidement enregistré par les journaux, n'est-il pas épique et caractéristique des mœurs de la troisième République?

La *France Nouvelle*, qui a des amis partout, a reçu d'un voisin de l'Arc-de-Triomphe la question suivante:

« Ecussons et bannières alignés autour de l'Etoile portent les titres des œuvres de Victor Hugo. Quel est donc l'ordonnateur intelligent et subtil qui a mis sur le même écusson: d'un côté le Pape, de l'autre l'Âne? Si c'est une maladresse, elle est regrettable; si c'est une insolence, elle est bête.

« Tant pis pour le maladroit ou l'insolent qui a accolé de cette façon ces deux titres.

« Je n'en ferai pas compliment à la commission ni à l'architecte. Il est des maladresses qui deviennent des provocations quand elles sont voulues. A qui la responsabilité? »

« Un de vos lecteurs. »

Nous ne pouvons que nous associer à cette protestation; mais, jusqu'à preuve contraire, nous voulons espérer que c'est une... maladresse.

Une date fatidique.

C'est le 30 mai que le Sénat a approuvé la désaffectation du Panthéon pour en faire la sépulture de Victor Hugo, et c'est le 30 mai qu'on a abattu la croix de cette église.

Or, Voltaire est mort le 30 mai 1778, et c'est aussi un 30 mai 1791 que l'Assemblée nationale décréta la translation de ses restes au Panthéon.

Simple réflexion d'un journal radical du matin.

Après avoir flétri les abus de militarisme, il conclut:

« Nos gouvernants ont peur des manifestations, même funèbres. Le peuple les fait trembler, tant ils savent qu'ils méritent sa haine. »

Avant-hier, à l'heure même où l'on faisait des funérailles païennes, matérialistes, maçonniques et démagogiques au grand poète Victor Hugo, dont les chants inspirés ont célébré l'enfant, la famille, la prière et Dieu souverain père, un journal redisait ce que Victor Hugo a dit de la religion et de l'enseignement, et qu'on ne saurait trop répéter. En 1850, Victor Hugo avait 48 ans, dans la plénitude de l'âge et dans l'épanouissement des plus belles qualités de l'esprit. On discutait la loi de l'instruction populaire, la loi-Falloux. Quelques-uns demandaient la suppression de tout enseignement religieux, ce qu'on a appelé depuis « la laïcité ». Le grand poète monta à la tribune et fit entendre, sur la nécessité de l'enseignement religieux, les magnifiques paroles que nous avons reproduites l'autre jour. Son discours se terminait ainsi:

« Quant à moi, j'y crois profondément, à ce monde meilleur, et je le déclare ici, c'est la suprême certitude de ma raison, comme c'est la suprême joie de mon âme.

« Je veux donc sincèrement, je dis plus, je veux ardemment l'enseignement religieux. »

Tel est le langage chrétien que tenait Victor Hugo devant l'Assemblée législative le 15 janvier 1850.

Et c'est pour faire place aux restes de ce grand génie, qui n'a jamais cessé d'affirmer sa croyance en Dieu et dans l'immortalité de l'âme, qu'on lui a fait des funérailles athées, et que l'on a cru l'honorer en refusant à sa tombe le signe et le gage des espérances éternelles. En désaffectant l'église Sainte-Geneviève, le gouvernement a fait la plus épouvantable insulte à la mémoire du poète.

L'opinion de Victor Hugo sur les républicains. On devrait l'inscrire sur l'une des faces de son tombeau:

Qu'ils soient à qui les flatte ou bien à qui les paie,
Tous ces républicains sont les mêmes au fond.
(Cromwell, acte II, scène X.
Édition Hachette, 1858.)

Un des abonnés de l'*Anjou* qui est en même temps un de ses plus érudits collaborateurs, a communiqué à ce journal les stances suivantes:

A VICTOR HUGO

Le Panthéon n'est pas ta dernière demeure,
O Poète qui vient profaner le saint lieu!
Un jour qui n'est pas loin, un jour, sonnera l'heure
Où tes os sortiront d'où tu fais sortir Dieu!

Rappelle-toi Marat, rappelle-toi Voltaire,
Dans ces mêmes caveaux ils ont couché tous deux.
Le sol qu'elle souillait a vomi leur poussière;
Le souffle du Seigneur l'emportera comme eux.

A l'heure où M. Jacobs s'était jeté dans la Loire, du milieu du pont Cessart, un grand nombre de paysans des bourgs voisins, Saint-Clément, Saint-Martin, etc., arrivaient à Saumur pour le marché.

Le cri poussé par le malheureux fou, et répété par ceux qui le poursuivaient, attira aussitôt une foule considérable sur le pont et sur les rives.

L'agent de police, Georges d'Elvoy et plusieurs autres personnes descendirent en toute hâte sur les quais et se jetèrent dans un bateau.

Malheureusement, le bateau était attaché à un pieu par une chaîne de fer et retenu par un cadenas qu'il fut impossible de briser.

Pendant ce temps, on voyait M. Jacobs qui, revenu sur l'eau, nageait vigoureusement d'une main, tenant dans l'autre le sac d'argent.

Le courant l'emportait avec vitesse, et de temps à autre sa tête disparaissait sous l'eau.

L'agent, désespéré, s'arrachait les cheveux:

— Il est perdu! cria-t-il; il va nous échapper et se noyer dans quelques instants.

Plusieurs autres personnes arrivèrent au même moment, mais aucune n'avait les clés des trois ou quatre bateaux fixés sur le quai.

— Courez vite chez Guillaume, dit l'agent.

Guillaume était le pêcheur propriétaire du bateau, mais il demeurait loin.

Pâle et grave, Georges, après avoir aidé l'agent de police dans ses infructueux efforts pour décro-

Tu verras, ce jour-là, que les plus fiers génies
Ne sont rien devant Lui, seul Grand, seul Éternel;
Et qu'ils ont mérité l'affront des gémoines,
Quand ils font de leur tombe un outrage à l'autel.

ÉTRANGER

ALLEMAGNE. — Les dépêches de Berlin nous disent que l'Empereur Guillaume va mieux, mais ajoutent, immédiatement après, qu'il espère seulement qu'il pourra, dans quelques jours, sortir en voiture.

Il était donc gravement malade; il est donc encore, à l'heure actuelle, sérieusement atteint. Et on sait que la consigne est donnée aux journaux de Berlin de ne pas dire toute la vérité. Le langage qu'ils tiennent n'en est que plus significatif et ne dissipe que très-médiocrement les inquiétudes de ceux qui s'intéressent à la prolongation de la vie de l'Empereur Guillaume.

BULLETIN FINANCIER.

Paris, 2 juin.
La hausse de lundi était bonne et valable malgré l'absence des spéculateurs. La preuve c'est qu'aujourd'hui les cours d'hier se maintiennent et même sont dépassés.

Les Consolidés anglais qui fermaient hier à 104 3/8 arrivent à 100 1/16, coupon détaché, ce qui représente une hausse de 3/16 puisque le coupon est de 1 1/2.

Les rentes françaises sont admirablement tenues. Le 3 0/0 cote 82.10, l'amortissable 83.48, le 4 1/2 110.10.

Les vendeurs sont donc débordés sur toute la ligne. Obligés de se racheter, ils contribuent à la hausse.

Les actions du Crédit Foncier de France montent à 1,355. C'est encore peu de chose, mais c'est la mise en route.

Un grand courant d'achats se porte sur les obligations du Crédit Foncier. Ces titres méritent la préférence que leur accordent les capitaux étrangers.

Les Obligations Foncières de l'émission 1888 doivent spécialement attirer l'attention des petits capitalistes.

La Société Générale est toujours très-ferme. Il en est de même de l'obligation Est-Algérie qui s'approche de 346.

Le Rio-Tinto marche vers le cours de 300. Il y a beaucoup à gagner avec cette valeur en peu de temps.

On offre le Crédit Lyonnais. Les actionnaires commencent à comprendre que la Foncière Lyonnaise est une cause de ruine pour le Crédit Lyonnais et que si la liquidation amiable ne vient pas arrêter les dommages, il faudra faire un appel sur les actions des deux établissements.

Les chemins de fer français ont un bon cours d'affaires et se cotent: le Lyon à 1,250, le Midi à 1,175, le Nord à 1,650, l'Orléans à 1,345, l'Est à 785, l'Ouest à 845.

A partir du 4^{er} juin, l'ÉPICERIE CENTRALE a mis en vente de la glace à rafraîchir à 40 c. le 1/2 kil.; sa nouvelle organisation pour la livraison à domicile permettra d'expédier immédiatement les ordres qui lui seront confiés.

tège depuis des siècles.

On comprend que tous les partis se soient toujours disputé la possession de Saumur.

Qui tient Saumur, tient la vallée de la Loire, c'est-à-dire la Touraine et l'Anjou, et peut préparer sa retraite, en cas d'échec, sur la rive droite ou la rive gauche du fleuve.

Longtemps les protestants l'occupèrent, et leur souvenir vit encore dans les traditions de quelques familles.

La prise de Saumur fut le premier exploit sérieux des Vendéens, et peu de jours après, le grand Cathelineau, conduisant son armée sur la rive droite, par la belle et célèbre levée qui maintient le fleuve dans son lit, entra à Angers sans coup férir.

C'est à son fleuve et aux ponts qui le traversent que Saumur doit ses avantages et sa réputation, aussi comprend-on la fierté traditionnelle de ses habitants qui n'obéissent qu'avec répugnance au chef-lieu du département, et vivent dans un isolement marqué, se souvenant avec regret, sans doute, du temps où leur ville formait un gouvernement distinct et jouissait de son autonomie (1).

(1) L'auteur se trompe étrangement sur cet esprit d'antagonisme entre Saumur et le chef-lieu. Ce qui a pu prêter à pareille interprétation, c'est l'abandon trop évident qui a été fait de notre cité, et des avantages accordés à la ville d'Angers sans compensation pour nous. (N. de la R.)

cher le bateau, contemplant cette terrible image de Française passa une fois de plus devant ses yeux. La mort de M. Jacobs allait faire paraître le seul témoin qui put de gré ou de force le renseigner sur l'origine de la jeune fille. Cette pensée lui inspira soudainement une réaction énergique; il enleva en un clin d'œil ses vêtements et une partie de ses vêtements, et sans un mot se jeta à l'eau.

— Qu'est-ce que c'est? cria l'agent. Encore qui se noie! Sont-ils fous?

Une acclamation retentit sur les quais et sur le pont:

— C'est M. d'Elvoy!

— Revenez vite, reprit l'agent en s'adressant à Georges; c'est une folie! vous savez bien que le fleuve est très-dangereux en ce moment.

— Il va se noyer, dit un pêcheur.

— Pauvre madame d'Elvoy, s'écria une jeune du peuple, elle pleurera ce soir, car elle n'a pas son fils.

— Il n'y a donc pas de bateaux libres! reprit l'agent au désespoir. Maudits soient ces pêcheurs qui ne sont jamais là quand on a besoin d'eux!

— On est allé chez Guillaume, dit une voix.

— Il sera trop tard, ces deux fous seront noyés.

(A suivre.)

Ch. SAINT-MARCEL

CHRONIQUE LOCALE ET DE L'OUEST.

Comme nous le faisons pressentir dans notre dernier numéro, le malheureux Guittonneau, victime de l'accident arrivé sur la route de Montsoreau, est mort hier soir à l'hospice.

NOUVEAUX SUCCÈS ELECTORAUX.

Nous avons à enregistrer de nouveaux succès électoraux au profit des conservateurs :
A la suite d'une invalidation prononcée par le conseil d'Etat, la commune de Fais-ses (Jure) avait à nommer dimanche cinq conseillers municipaux. Après une lutte électorale acharnée, la liste conservatrice a passé tout entière au premier tour de scrutin.

Voici maintenant le résultat de l'élection au conseil d'arrondissement qui a eu lieu dans le canton de Saint-Laurent-sur-Gorre (Haute-Vienne), le dimanche 17 mai 1885 : M. Fleurat, conservateur, 972 voix, élu ; M. Gizardin, notaire, républicain, 813. La majorité est en faveur de M. Fleurat, conservateur, est de 159 voix.

Décidément l'impulsion est donnée et les conservateurs, qui n'ont qu'à vouloir pour vaincre, triomphent presque partout.
Ainsi que nous l'avons dit, nous comprenons les justes lamentations du *National*, qui a mis le doigt sur la plaie républicaine.

Voici le résultat de l'élection d'un conseiller général pour le canton de Craon (Mayenne) :

Volants : 2,739
M. de Champagné, conserv., 1,392 Élu.
Monnier, républicain, 1,349

Le succès obtenu par les monarchistes du Craonnais, dit l'*Indépendant de l'Ouest*, est d'autant plus significatif que, ainsi que nous le faisons remarquer dans notre dernier numéro, M. le marquis de Champagné était absent, retenu à Arcachon par les devoirs douloureux que lui imposait la mort du plus jeune de ses fils.

LE CONCERT DE DIMANCHE. — Voici ce que dit le *Patriote de l'Ouest* à propos du concert qui nous a été donné dimanche soir, par l'Harmonie Saumuroise, au terre-plein du Square :

« Le duo des *Deux Foscari*, de Verdi, a été exécuté avec beaucoup de précision et d'ensemble.

« L'air varié, composé par M. Goichon, pour saxophone, piston et baryton, a été très goûté du public. M. Goichon s'y est fait particulièrement remarquer pour la sonorité et la finesse d'exécution de ses roulades pour lesquelles, je crois, il n'a pas de maître.

« La valse de Gibert, *Bouquet de fraises*, a surtout fait ressortir la valeur des basses et de la petite flûte que tout le monde a chaleureusement applaudies.

» Avec *Belle Etoile*, polka de Blancheteau, nous retrouvons M. Goichon, de plus en plus remarquable et les mêmes basses qui ne font que l'accompagner dans un solo pour ainsi dire continu.

La *Petite France* dit de son côté :
« Tout le monde a droit à des félicitations, notamment M. Goichon pour ses soli de piston. Cet artiste est vraiment remarquable. »

Les Tramways Saumurois.

Paris, ce 1^{er} juin 1885.

Mon cher Directeur,
En quittant, l'autre jour, Saumur pour Paris, j'ai cru devoir m'arrêter au Mans, pour y voir et étudier un tramway en plein exercice, auquel les tramways saumurois doivent être exactement semblables. La route desservie est celle du Grand-Lucé et de Chartre-sur-Loir, longueur 49 kilomètres.

C'est bien un tramway à voie étroite, et si nos compatriotes éprouvent, à la vue des machines et wagons qui vont desservir Saint-Florent et Fontevault, le même effet que votre serviteur devant le tramway du Mans, ce sera de la surprise et de l'étonnement, si ce n'est même un peu d'enthousiasme.

Les locomotives, qui ont effrayé d'avance quelques-uns de mes bons concitoyens, ont un aspect plus que gentil, gracieux, avec leurs deux jolies lanternes au front, et leur tenue est si délicate que l'on dirait plutôt un joujou qu'une machine. Il me semblait voir vraiment une de ces locomotives du jour de l'an, que l'on achète aux enfants pour les faire tourner sur une table à manger.

Les wagons ont bon genre, même pour les transports de marchandises ; et les wagons à voyageurs sont d'une propreté charmante et d'une coquetterie qui ne laisse rien à désirer. Ce sont des omnibus à 16 places, parfaitement disposés, et offrant aux voyageurs tout le confort désirable.

Aussi n'ai-je point éprouvé le moindre étonnement quand le Directeur m'a déclaré que l'on fréquentait ses tramways, bien souvent pour le seul plaisir de se promener. Et je le crois, comme je suis convaincu très sincèrement que Fontevault, Candes et Montsoreau deviendront fréquemment, le dimanche surtout, le but d'une promenade active, très-active.

Et, à ce propos, je disais à M. le Directeur des tramways du Mans, qui m'avouait n'avoir guère de curiosités à montrer, si ce n'était des bois de sapin, que nos tramways passeraient au pied des si pittoresques coteaux de Saumur, traverseraient des pays pleins d'habitants, cotoieraient la Loire ou le Thouet durant un trajet de 10 à 20 kilomètres et auraient pour terminus soit l'ancienne abbaye de Fontevault transformée en maison centrale de détention aujourd'hui, avec la fameuse tour de l'aimable brigand Evraud, soit le château qu'habitait la Dame de Montsoreau, tant célébrée par Alexandre Dumas, soit enfin une magnifique église classée parmi les plus beaux mo-

numents archéologiques de France, l'église de la petite ville de Candes, qui eut l'honneur d'être aussi jadis l'oratoire du grand évêque de Tours, saint Martin, dont le tombeau est un lieu de pèlerinage catholique, comme le sont, pour les Anglais, les tombeaux des rois Plantagenets à Fontevault. — « Oh ! s'exclama alors mon interlocuteur tout naïvement, la fortune de vos tramways est faite. »

Et il voulut bien me raconter que les simples voyages de plaisir suffisaient à de gros bénéfices.

« J'ai parié, ajoutai-je, que si la ville de Saumur fournit à Candes seulement 100 visiteurs par an, le tramway en transporterait 1,000. — « Non, Monsieur, c'est 10,000 qu'il fallait dire pour être dans la vérité. »

Et le fait est qu'après avoir vu ses livres et consulté ses chiffres, ce dernier chiffre ne tardera point à se produire, pour la plus grande satisfaction des tramways saumurois et de leurs actionnaires.

Je terminai en ajoutant quelles espèces plus spéciales de marchandises transporteraient nos tramways, vins, pierres, objets métallurgiques, etc., etc. Sur ce, je ne puis qu'affirmer, et de la façon la plus sérieuse et la plus loyale, que M. le Directeur des tramways du Mans me déclara hautement que les tramways saumurois, devant cette double source de profits, voyageurs et marchandises, ne manqueraient point d'être prospères, et avec eux les actionnaires qui seraient assez bien inspirés pour opérer là le placement de leurs fonds.

Toutes les paroles, tous les encouragements n'ajouteraient rien à cette appréciation d'un étranger, mais étranger capable et éclairé en la matière : je me bornerai donc, mon cher Directeur, à vous remercier de cette nouvelle insertion, et à me dire

Votre bien dévoué concitoyen,
PAUL PROUTEAU.

LE PAYS DES ARABES. — C'est samedi prochain, au théâtre de Saumur, ainsi que nous l'avons dit hier, que M. Edgar La Selve fera la très-intéressante relation de ses voyages effectués en 1883 et 1885 au *Pays des Arabes*.

Parmi les effets polyoramiques qui servent, en quelque sorte, d'illustrations à cette relation, signalons les principaux.

Dans la première partie, d'Oran à Alger, on remarquera :

Le *Maghreb*. — Oran : Port ; promenade de Létang ; place Kléber ; Si-Sliman ; Sarraouy ; Panorama d'Oran ; Chez le Barbier. — Tlemcen : place du Beyliek ; rue des Orfèvres ; Entrée de maison ; Mauresque ; Koubba de Sidi-Yacoub ; Porte de Sidi-Bou-Médine ; Intérieur ; Marabout en prière ; Café Maure ; Orchestre ; Vue générale de Tlemcen ; Cimetière arabe ; Mansoura ; Juif marocain ; Marocain ; Femme Touareg ; Conducteur de caravane. — Le Kreider ; Spahis. — Le Bachaga de Frenah. — Teniet-el-Haad ; La Sultane ; Agha des Sendjès ; Pont du Chéiff. — Tenès. — Cherchell. — Médéah ; Slougui ; Bedouin. — Les 18,000 Palmiers de Laghouat ; Campement de chameaux ; Mère et son enfant ; Femmes des Ouled-Nails. — Blidah : Le Bois sacré ; Koubba ; Gorges de la Chiffa. — Carte de la Mitidja ; Kbeur-es-Roumia. — Coléah : Les Autruches ; Siaoueli ; Bousarea. — Alger : Place du Gouvernement et Djama-el-Djedid ; Yaouled bi-kri ;

Nicolas ; Cathédrale Saint-Philippe et Palais du Gouvernement ; Intérieur ; Galerie de l'Archevêché ; Porteur d'eau ; Boulevard de la République ; Juif et Juive ; Bourricotiers ; Allées des Palmiers, des Bambous ; Palais de Mustapha ; Café du Hamma, etc., etc.

Dans la seconde partie, d'Alger à Tunis, signalons encore :

Devant de Porte ; Casbah ; Mauresque et sa suivante ; Joueur de Darbouka ; Port d'Alger. — Dellys. — Chez les Beni-Yenny ; Fabricant de fléssas ; Tisseuse ; Potier ; Préparation du Couscous. — Fort-National ; Atouch au repos ; Atouch en route. — Bou-Saada. — Les Bibans. — Bougie ; Sétif. — L'Oued-el-Kébir. — Philippeville. — El-Kantara et Constantine. — L'Aqueduc de Justinien. — Diffa au Ksar-Sidi-el-Hadj. — Oasis de Biskra. — LION... — Marché de Biskra. — Guelma. — Hammam-Maskoutin ; Les Grands Parents. — Souk-Abras ; Gourbi. — Le Kef : Rue de la Grande Mosquée ; Marché aux chevaux ; Escalier du Bardo ; Juives ; Porte romaine ; Tombeau de Saint-Louis ; La Goulette. — Tabarka. — Bone : Mosquée et place d'Armes ; Tombeau de Saint-Augustin ; Cénotaphes de la Pépinière ; La Grenouillère ; La Bonne Tranche ; La Bonne Goutte ; La Bonne Pipe ; La Bonne Prise ; Port de Bone ; Rocher du Lion ; Marseille ; Caractères arabes par M. L. Guin, interprète principal de la division d'Oran.

On voit que la soirée ne manquera pas d'intérêt.

A NOS LECTEURS.

On nous demande de tous côtés où se trouve le dépôt de la *Lotion régénératrice du Dr Saïdi* qui obtient chaque jour un si grand succès pour arrêter la chute des cheveux, enlever les pellicules et rendre la chevelure souple, abondante, soyeuse.

Nous rappelons que ce précieux produit, qui ne se vend que 3 fr. le flacon, se trouve à Saumur, chez M. Pichard-Roseau, parfumeur, 47, rue Nationale.

Ne perdez pas d'espoir ; écoutez mes paroles de joie.

— Roubaix, le 16 mai 1884. — Monsieur. Le sieur Dufour, de Wattrelos, souffrait tous les jours d'une maladie qu'il voyait empirer à chaque instant sans espoir de guérison. Il ne pouvait prendre qu'avec grande peine quelque peu de nourriture et souvent même il vomissait. Après avoir essayé de tous les médicaments et ayant lu une de vos petites brochures, il se décida à prendre de la Tisane Américaine des Shakers et des Pilules des Shakers. Au bout de huit jours il a éprouvé un tel soulagement qu'il pouvait manger ce qu'il voulait sans ressentir aucune douleur. Son estomac était complètement délabré par suite d'un diabète azoturique qu'il portait depuis longtemps et que l'examen de ses urines m'a fait reconnaître. Il me charge de vous témoigner sa reconnaissance bien sincère. Agréez, etc. V. Couvreur, pharmacien, rue Neuve, 20, Roubaix. (Prix 4 fr. 50 la bouteille). Lisez la brochure explicative qui est distribuée gratuitement dans toutes les bonnes pharmacies ou au dépôt, pharmacie Ernoul, à Saumur. Dépôt principal, pharmacie Fenyau, Lille.

LE VIN AROUD au QUINA, au FER & à la VIANDE

est le médicament par excellence, le reconstituant le plus énergique pour combattre la CHLOROSE, l'ANÉMIE, l'Appauvrissement ou l'Altération du SANG. Il convient à toutes les personnes d'une constitution languissante ou affaiblies par le travail, les veilles, les excès ou la maladie. Chez FERRÉ, ph^{en}, 102, r. Richelieu, PARIS, & Ph^{en}.

PAUL GODET, propriétaire-gérant.

Feuilleton de l'Écho Saumurois.

UN ENFANT SUBLIME

(Suite et fin.)

Le moment n'est pas encore venu de dire librement toute la vérité sur le caractère, sur la vie, sur l'œuvre de Victor Hugo. En un siècle où tous les dieux s'en vont, ses amis auraient tort de croire que le dieu Hugo ne s'éclipsera pas comme les autres, peut-être plus vite que bien d'autres. Je voudrais survivre cinquante ans pour voir ce qu'il restera de lui alors. Beaucoup sans doute, mais pas tout, certainement, et je crains même que, dans cette œuvre énorme, le déchet ne soit très-considérable. Que restera-t-il du romancier ? Que restera-t-il du critique et du philosophe ? Peut-il y avoir un poète dramatique sans véritable observation de la nature humaine ? Peut-être Shakespeare, que Victor Hugo déclarait admirer comme une bête, dans ses défauts aussi bien que dans ses qualités, ce qui était une manière délicate d'indiquer à tout bon entendeur la façon dont il fallait l'admirer lui-même, n'avait-il pas beaucoup plus de goût que lui. Mais il connaissait

autrement les secrets du cœur humain ; il avait autrement approfondi les passions ; il savait autrement reconstruire un caractère et faire revivre une époque. Vous ne trouverez pas un atome de psychologie dramatique dans les pièces de Victor Hugo ; vous n'y trouverez que du cliquant, des antithèses, des effets de théâtre, de la fantaisie brillante, des décors et des costumes. C'est quelque chose, c'est beaucoup même ; ce n'est pas du drame.

Que restera-t-il de ses derniers recueils ? Mais qu'en reste-t-il dès maintenant ? Ils sont déjà oubliés. Ce qui survivra de lui, c'est surtout le poète lyrique, et je ne serais même pas surpris que de minces recueils, qu'il devait en être arrivé à désigner un peu lui-même, comme les *Feuilles d'automne*, survécussent à l'ambitieuse *Légende des siècles*, pleine d'ailleurs, surtout dans sa première partie, de tableaux superbes. Mais ce qui lui assigne surtout une grande place dans notre histoire littéraire, c'est son rôle. L'œuvre de Victor Hugo est une œuvre d'ensemble et d'influence encore plus que de détail. Il n'est que trop facile de le critiquer ; il n'en est pas moins vrai qu'il a marqué toute notre époque à son empreinte ; qu'il a non pas lui seul, non pas même le premier, mais lui surtout, changé et renouvelé notre littérature, transformé le style, les procédés du vers et jusqu'à la langue. Quelque soit le jugement qu'on

porte sur lui, il est impossible de n'être pas frappé de stupeur par la longueur et la fécondité prodigieuse de sa carrière, sa force de volonté, sa puissance de travail, l'incalculable richesse de son imagination, l'étendue et la variété de son œuvre, — variété qui n'exclut pas toutefois une certaine uniformité d'allure et de ton. Il étonne, il éblouit plus qu'il n'émeut. Il sait tous les chemins de l'esprit, il sait trop rarement le chemin du cœur.

Personne n'a été plus souvent et plus cruellement frappé que Victor Hugo dans ses affections les plus intimes. Il perdit en 1845 une fille tendrement aimée, Léopoldine, qui se noya à Villequier avec son mari dans une partie de canot, et dont la mort lui a inspiré les plus belles et les plus touchantes pièces des *Contemplations* ; en 1862, sa femme, qu'il avait épousée par amour et qui s'était dévouée avec abnégation à la gloire de son mari ; en 1871 et en 1873, ses deux fils, tous deux dans la force de l'âge, et le premier dans de fort tristes circonstances. Il lui restait une fille, généralement oubliée et dont il n'était jamais question : Adèle, qui avait épousé à Guernesey, malgré la volonté paternelle, un officier de la marine anglaise et qui devenue folle comme un frère du poète, est aujourd'hui dans une maison de santé. Il avait résisté à tous ces coups, et à d'autres encore, comme un chêne dont le tronc vigoureux reste debout sous la foudre qui a abattu

toutes ses branches. — Moi seul, et c'est assez ! — Le voilà couché à son tour dans la tombe. On pourrait rééditer devant son cercueil le mot de Collé à la mort de Voltaire, en parlant des gens de lettres : « Nous rentrons en République. »

MAGASIN PITTORESQUE

Quai des Grands-Augustins, 29, à Paris.

Paris, un an . . . 10 fr. — Départements. 12 fr.
Union postale 13 fr.

Le *Magasin pittoresque* (rédacteur en chef, M. Édouard Charton) contient, dans son numéro du 31 mai :

TEXTE. — Le Crieur de nuit, nouvelle, par M. E. Mahey. — Madame Dacier, par M. G. L. — Un Sage, par M. E. Lesbazeilles. — Hildesheim (Hanovre), par M. E. C. — Transport d'un bâtiment en maçonnerie, par M. E. C. — Un Remède, anecdote historique racontée par Nathaniel Hawthorne, traduction de Th. Bentzon.

GRAVURES. — La Lanterne magique, groupe en porcelaine. — M^{me} Dacier, peinture de Ferdinand. — La grande Place, à Hildesheim. — Emaux gaulois trouvés au mont Beuvray. — Transport d'une maison par des soldats du génie. — Une Salière du dix-septième siècle.

Études de M^e V. LE RAY, avoué à Saumur, et de M^e TAUREAU, notaire à Doué-la-Fontaine.

VENTE Aux enchères publiques, En trois Lots, DE DIVERS IMMEUBLES

Dépendant de la succession vacante de la dame veuve Gandillon.

L'ADJUDICATION aura lieu en l'étude et par le ministère de M^e TAUREAU, notaire à Doué-la-Fontaine, le dimanche vingt-un juin mil huit cent quatre-vingt-cinq, à une heure de l'après-midi.

On fait savoir à tous ceux qu'il appartiendra :

Qu'en exécution d'un jugement sur requête rendu par le Tribunal civil de première instance de Saumur, le quatorze mars mil huit cent quatre-vingt-cinq, enregistré,

Aux requête, poursuite et diligence de M. L.-A. ANIS, commis-greffier près le Tribunal civil de Saumur, agissant en qualité de curateur à la succession vacante de la dame Angélique Olleau, veuve du sieur Alexis Gandillon, en son vivant demeurant à Douces, fonctions auxquelles il a été nommé par jugement de ce Tribunal, en date du douze février mil huit cent quatre-vingt-cinq, enregistré, Ayant M^e V. LE RAY pour avoué,

Il sera, au jour, lieu et heure sus-indiqués, procédé par le ministère de M^e TAUREAU, notaire commis à cet effet, à la vente aux enchères publiques des immeubles ci-après désignés.

DÉSIGNATION

1^{er} Lot.

I. — Commune de Douces.

1^{er}. — Une maison, sise au canton des Moulins, élevée sur caves, composée d'une chambre, grenier au-dessus, deux caves creusées dans le rocher, carrie, courtoire et puits communs avec M. Robin-Maillet, petit jardin, le tout joignant au couchant, au midi et au nord Robin, au levant un chemin ;

2^{es}. — Petit clos, planté en vignes, renfermé de murs de tout côtés, contenant environ quatre ares, joignant au couchant Robin, au levant le même, au midi Girard, au nord le jardin ci-dessus.

Mise à prix, cent francs, ci... 100

2^e Lot.

Cinq ares cinquante centiares de terre, aux Basses-Landes, joignant au nord Catroux, au midi

A reporter... 100

Report... 100
le ruisseau, au couchant Guéri-neau et au levant Cadet.

Mise à prix, quarante francs, ci. 40
3^e Lot.

II. — Commune des Verchers.

Six ares environ de terre, autrefois plantés en vigne, situés au canton des Basses-Landes, joignant au nord le chemin, au levant Jacques Derouelleau, au midi représentant Guillon, au couchant Cadet-Olleau.

Mise à prix, quarante francs, ci. 40

Au total des mises à prix : cent quatre-vingt francs, ci... 180

S'adresser, pour tous renseignements :

1^o A M^e LE RAY, avoué-licencié à Saumur, 12, rue du Marché-Noir, poursuivant la vente ;

2^o A M^e Paul TAUREAU, notaire à Doué-la-Fontaine, rédacteur et dépositaire du cahier des charges.

Pour extrait rédigé par l'avoué soussigné.

Saumur, le premier juin mil huit cent quatre-vingt-cinq.

V. LE RAY.

Étude de M^e COQUEBERT DE NEUVILLE, docteur en droit, avoué à Saumur, rue du Temple, n^o 41.

Séparation de Biens.

D'un jugement contradictoirement rendu entre les parties ci-après dénommées, par le Tribunal civil de Saumur, le trente mai mil huit cent quatre-vingt-cinq, enregistré,

Il appert que : M^{me} Estelle-Louise Cassin, épouse de M. Louis-Alfred Rousteaux, avec lequel elle demeure à Paris, 39 bis, boulevard Barbès, ayant pour avoué constitué M^e Félix COQUEBERT DE NEUVILLE, docteur en droit, avoué à Saumur, rue du Temple, n^o 41,

A obtenu sa séparation de biens, tant contre ledit M. Louis-Alfred Rousteaux, que contre M. Bonneau et M. Ludovic Proust, demeurant à Saumur, en leurs qualités de syndics de la faillite de M. Rousteaux.

Pour extrait conforme, Saumur, le deux juin mil huit cent quatre-vingt-cinq.

F. COQUEBERT DE NEUVILLE.

A LOUER

DE SUITE

MAISON

Située rue de la Maremaillette, 12.

S'adresser, pour visiter et renseignements, chez M. FABRE, même rue, en face. (412)

Étude de M^e GAUTIER, notaire à Saumur.

A VENDRE

EN DEUX LOTS

Par adjudication, qui aura lieu en l'étude de M^e GAUTIER,

Le dimanche 21 juin 1885, à midi,

UNE MAISON

Située à Saumur, ruelle du Petit-Pré,

Avec servitudes, cour et vaste jardin, dépendant de la succession de M^{me} veuve Fontaine.

S'adresser, pour tous renseignements, à M^e GAUTIER, notaire, ou à M. MOREAU, propriétaire à Villeber-nier. (493)

Étude de M^e GAUTIER, notaire.

A VENDRE

JOLIE MAISON DE CAMPAGNE

Sur les bords de la Loire,

Avec JARDINS et SERVITUDES, à deux kilomètres de Saumur.

S'adresser à M^e GAUTIER, notaire.

A VENDRE OU A LOUER

MAISON ET MAGASIN

Place du Roi-René.

S'adresser à M. TOURON, rue de l'Abattoir. (439)

A VENDRE

Moteur à Gaz

Système BENIER frères.

Force deux chevaux vapeur.

S'adresser à M. MARLIAC, mécanicien, rue de la Chouetterie, Saumur, représentant de la maison Bérier.

A LOUER

DEUX PIÈCES

Servant de Magasins,

Rue du Portail-Louis, 23-25.

REMISES ET ÉCURIE

Rue du Petit-Versailles.

S'adresser à M. P. FOUCHÉ, rue d'Orléans. (459)

ON DEMANDE une bonne cui-sinière.

S'adresser 15, rue de Bordeaux.

A LOUER

PRÉSENTÉMENT

BEAUX APPARTEMENTS

Meublés ou non meublés,

Situés rue Nationale, 31.

S'adresser à M^{me} veuve BOUGNIER.

Beau MOBILIER à vendre à l'amiable.

A LOUER

PRÉSENTÉMENT

Jolie MAISON Bourgeoise

Entièrement restaurée à neuf

Avec beau Jardin, cour et écurie

Située rue des Boires, n^o 25.

S'adresser au bureau du journal.

A LOUER

Remise, Cave et Grenier

S'adresser à M^{lls} LECHAT, ou à M^e BRAC, notaire. (457)

MENIER, professeur de gym-nastique, au Collège de Saumur, a l'honneur de faire savoir qu'il est à la disposition des personnes qui voudraient se faire donner des leçons particulières de gymnastique, boxe, bâton et canne.

S'adresser au Collège. (433)

Fabrique de Chaudronnerie en tous genres

AGRANDISSEMENT DES MAGASINS DE LA MAISON

AUGUSTE BILLY

Rue Nationale, 21, SAUMUR

Grande spécialité d'Articles de chauffage de tous modèles et de toutes provenances. Choix considérable de Cuisinières en fonte, sortant de meilleures Fonderies, vendues à des prix modérés, défiant toute concurrence.

Grand assortiment d'Articles en fer battu étamé et émaillé, de toute sorte. Articles en cuivre pour pâtisseries, confiseurs, distillateurs. Réparations à bref délai de tous articles en cuivre, tôle, fer-blanc et zinc.

Seul possesseur du grand FOURNEAU avec CENDRIER-TRIEUR à l'usage des restaurateurs, maîtres d'hôtel et maisons bourgeoises.

Grande et seule fabrication de la POMPE de JARDIN en cuivre étamé et de tous accessoires s'y rattachant.

ATELIER SPÉCIAL DE FABRICATIONS ET RÉPARATIONS, RUE DE L'ABREUVOIR.

Toutes les Marchandises sortant de la maison Auguste BILLY étant de premier choix, sont vendues à garantie.

Saumur, imprimerie de PAUL GODET.

COURS DE LA BOURSE DE PARIS DU 2 JUN 1885.

Valeurs au comptant			Valeurs au comptant			Valeurs au comptant			Valeurs au comptant		
	Clôture préc ^e	Dernier cours.		Clôture préc ^e	Dernier cours.		Clôture préc ^e	Dernier cours.		Clôture préc ^e	Dernier cours.
3 %	82	81 92	Est	785	785	Obligations.			Gaz parisien	522	522
3 % amortissable	83 15	82 40	Paris-Lyon-Méditerranée	1250	1258 75	Ville de Paris, oblig. 1855-1860	516	514 30	Est	373 25	373 50
3 % (nouveau)	82	82	Midi	1172 50	1180	— 1865, 4 %	523	522 75	Midi	382	382
4 1/2 % (nouveau)	105 25	105 50	Nord	1647 50	1660	— 1869, 3 %	408	408	Nord	384 50	385 50
Obligations du Trésor	514	514	Orléans	1380	1350	— 1871, 3 %	397 75	460	Orléans	384	385
Banque de France	5100	5100	Ouest	850	848 75	— 1875, 4 %	511	513	Orléans	381 25	382 50
Société Générale	457 50	458 75	Compagnie parisienne de Gaz	1465	1475	— 1876, 4 %	511 25	511 50	Paris-Lyon-Méditerranée	380	381
Comptoir d'escompte	985	982 50	Canal de Suez	2120	2130	Bons de liquid. Ville de Paris	522	521	Paris-Bourbonnais	380	380
Crédit Lyonnais	530	540	C. gén. Transatlantique	490	495	Obligations communales 1879	453	452	Paris-Bourbonnais	380	380
Crédit Foncier, act. 500 fr.	1345	1360				Obligat. foncières 1879 3 %	446	449	Canal de Suez	578 75	579
Crédit mobilier		240				Obligat. foncières 1883 3 %	366	366			

CHEMINS DE FER — GARES DE SAUMUR

Ligne d'Orléans				LIGNE DE L'ÉTAT																
DÉPARTS DE SAUMUR VERS ANGERS.				SAUMUR - MONTREUIL-BELLAY				MONTREUIL-BELLAY - SAUMUR				SAUMUR - BOURGUEIL				BOURGUEIL - SAUMUR				
3 heures	8 minutes	du matin	express-poste.	Mixte	Omn.	Omn.	Mixte	Mixte	Omn.	Mixte	Direct	Mixte	Mixte	Mixte	Mixte	Mixte	Mixte	Mixte	Mixte	
6	—	55	—	matin	(s'arrête à la Poissonnière)															
9	—	13	—	matin	omnibus-mixte.															
1	—	35	—	soir	—															
3	—	32	—	—	express.															
7	—	15	—	—	omnibus.															
10	—	36	—	—	(s'arrête à Angers).															
DÉPARTS DE SAUMUR VERS TOURS.				SAUMUR et MONTREUIL à THOUARS				THOUARS et MONTREUIL à SAUMUR				MONTREUIL - POITIERS venant d'Angers.				POITIERS - MONTREUIL allant à Angers.				
3 heures	26 minutes	du matin	direct-mixte.	Mixte	Omn.	Omn.	Mixte	Mixte	Omn.	Mixte	Mixte	Omn.	Mixte	Mixte	Omn.	Mixte	Mixte	Omn.	Mixte	
8	—	21	—	—	omnibus.															
9	—	37	—	—	express.															
12	—	48	—	soir	omnibus-mixte.															
4	—	44	—	—	—															
7	—	4	—	—	omnibus (s'ar. à Tours)															
10	—	24	—	—	express-poste.															
Le train partant d'Angers à 5 heures 35 du soir arrive à Saumur à 6 heures 56 ; à Tours à 9 heures.																				

Vu par nous Maire de Saumur, pour légalisation de la signature de M. Godet.
Hôtel-de-Ville de Saumur,

Certifié par l'imprimeur soussigné.